

THEMES ET RYTHMES DES MILLE ET UNE NUITS.

par

NADJIM OUD - DINE BAMBATE

Le démon va couper la tête au marchand, mais un vieillard s'interpose : « O roi des démons, si je te raconte mon histoire et que tu en sois émerveillé, me feras-tu grâce du sang de ce marchand ? » La balance est exacte.

L'un des plateaux est lour d'une vie humaine; sur l'autre, est posé l'émerveillement d'un conte. On va savoir le juste poids de ces choses. Le vieux dit son histoire et c'est la merveille qui fait pencher la balance. « Certes, dit l'ogre pensif, et il lâche le marchand de sous son pied, certes, de ma vie je n'ai entendu pareille aventure et ton conte est vraiment étonnant. »

Une vie pour un instant d'étonnement. Dans les Mille et Une Nuits, c'est la règle du jeu. Cette règle, on la retrouve d'un conte à l'autre. C'est ainsi qu'elle s'exprime dans les "Paroles sur les Trois Portes " " Sache donc que la vie a un but et que le but de la vie c'est de créer de la ferveur."

L'instant d'étonnement, l'étincelle de ferveur a surpris le démon. Le démon est ravi au sens propre du mot. Il était bien campé dans son univers épais d'aveur de caravanes. Mais, le temps d'une seconde, le lourdaud est ébloui et le voilà qui trébuche dans le monde de l'émerveillement. Et la balance bascule avec lui : le marchand doit être libéré, car le merveilleux surpasse la vie même, la justifie et la sauve. C'est la vérité que Sheherazade joue et risque chaque nuit avec le Sultan et chaque nuit un moment de ferveur est échangé contre un jour de vie.

La partie peut d'ailleurs se jouer sur un geste parfaitement juste tout comme sur conte parfaitement dit. Le Sultan de Basrah, ayant une perle à faire percer, fit proclamer : « Celui qui saura le faire sans endommager la merveilleuse substance, celui-la pourra me demander tout ce qu'il peut souhaiter. Mais s'il ne réussit pas parfaitement, ou si un mauvais destin la lui fait endommager le moins du monde, je lui ferai couper la tête, après lui avoir fait endurer tous les supplices que lui aura mérité sa maladresse sacrilège. »

Et c'est aussi le roi khandemir, le roi également puissant et sage des " Aventures de Hassan Bassri " qui fait appeler Abou Ali, son conteur préféré, et lui dit ; « Or moi, je t'ai fait venir parce qu'il faut absolument que tu me trouves un conte extraordinaire et de moi inconnu. Si donc, tu réussis à me charmer par tes belles paroles, moi en retour, je te ferai cadeau d'immenses terres, de châteaux forts et de palais. Je te nommerai aussi mon grand vizir, et même, si tu le souhaites, je te lèguerai le trône après ma mort. Mais si ton destin est assez néfaste pour que tu ne puisses satisfaire au désir que je t'exprime, tu peux, dès à présent, aller faire tes adieux à tes parents et leur dire que le pal t'attend. »

Là encore, l'exigence est la même ; l'émerveillement ou la vie. Aucun jugement plus juste sur les Mille et Une Nuits que celui de Mallarmé quand il dit qu'elles l'ont porté " jusqu'aux limites de l'émerveillement ". Mallarmé a pour Sheherazade la reconnaissance du Sultan.

« Etonne-moi » s'interpellent les personnages des Mille et Une Nuits du plus loin qu'ils s'aperçoivent. C'est leur mot de passe. « Etonne-moi » s'interpellent les personnages des Mille et Une Nuits du plus loin qu'ils s'aperçoivent. C'est leur mot de passe. « Etonne-moi » demande Diaghiew en rencontrant Cocteau ; Diaghilew qui, par la danse transforma les gestes de la Sultane en éclaboussements de lumière bariolée. Et le public d'Occident était près d'abandonner ses certitudes trop anciennes contre cette lumière d'un instant, comme le roi Khandemir, après avoir récapitulé tout ce qu'il savait, tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il possédait, voulait troquer toute sa science contre un seul éblouissement.

Et la devise des " Trois Portes " rejoint le vers de Djelaled-Dine Roumi ; " Va au marché vendre ton habileté ; puis efforce-toi d'acheter en échange l'émerveillement."

Ce monde où l'on tue ou bien l'on épargne, non pour avoir eu tort ou raison, ni pour avoir agi mal ou avec rectitude, mais pour un conte bien dit ou un conte ennuyeux, pour un geste parfaitement juste ou un geste " sacrilège ", c'est-à-dire faux, où l'on vit pour un moment de bonheur, c'est le monde des Mille et Une Nuits.

C'est un monde où tout reste toujours possible, où chacun de nos gestes a des suites incalculables, où les objets ont une vie propre, irréductible et mystérieuse, et ne sont pas en vérité ce qu'ils sont à

nos yeux.

Le pêcheur débouche une bouteille, mais c'est un géant qu'il libère. La cuisinière prépare une friture, mais ce qu'elle fait en réalité, elle ne le sait pas. Ce qu'elle fait en réalité c'est d'attirer une fée qui fend le mur de la cuisine baguette de bambou en main. Le cavalier croit tirer hors du puits la fille de son oncle, mais c'est un génie " d'aspect peu rassurant " qu'il hisse au bout de la corde. Les génies eux-mêmes transportent leurs amis sur leurs épaules à travers les airs, mais il faut savoir qu'un noyau de dattes, en les frappant, suffit à les tuer.

Le monde est sans causalité ou plutôt il obéit à un jeu de déclics, d'actions et de réactions, plus secret que notre causalité, et dont le sens nous échappe. L'univers se renverse à chaque instant. Nul ne mérite jamais ce qui lui arrive et tout arrive à l'improviste, richesse, puissance, amour.

Mohammed le Paresseux ou Aladin le Vaurien s'enrichissent à flâner ou bien tout simplement en restant accroupis chez eux. Hassan Ali se réveille un beau jour Khalife, le lendemain, il ne l'est plus et peu importe. Sindbad le marin se lève soudain du cercle des amis pour appareiller, et tout de suite, simplement parce qu'il est curieux « de voir ce qui se passe ailleurs ». La princesse Kamaralzaman et le prince Boudour vivent aux deux bouts du monde. Chacun de son côté a résolu de ne jamais consentir au mariage. Ils ont beau s'enfermer chacun dans une tour. Ils sont réunis par les esprits dans leur sommeil car ils sont destinés à se rencontrer et à s'aimer, qu'ils le veuillent ou non. Et il suffit qu'une puce morde l'un d'eux pour que le déclic opère, qu'ils s'éveillent, se découvrent, s'aiment, et que leur destin se joue contre tous leurs projets et leurs précautions.

A cette fantaisie capricieuse de l'évènement répond, dans les Mille et Une Nuits, la fixité des types humains, et de cette rencontre naît peut-être l'un des charmes du conte oriental. Passons en revue cette galerie de types humains fixés une fois pour toutes. Il y a le sultan, la sultane, les jeunes princes, les jeunes princesses, les vizirs, les marchands, les juges, les saints, les portefaix, les entremetteuses, les fées, les bourgeoises rusées, les chevaliers, les barbiers, les navigateurs, les brigands, les astrologues, les calligraphes.

Il y a aussi les amoureux qui forment une classe à part et qui s'appliquent à satisfaire aux conditions requises de leur état, insomnies, rêves prémonitoires, évanouissements, avec une conscience qui paraît presque professionnelle.

Et chacun agit avec les gestes et les paroles qui lui reviennent en propre. Les fils de sultans partent à la chasse ou au tournoi, le faucon au poing, les yeux rivés droit devant eux, l'encolure de leur cheval blanc ramenée en col de cygne ; les sultans eux, s'ennuient ou coupent les têtes, c'est leur fonction ; les messagers se font couper la tête quand ils apportent de mauvaises nouvelles, c'est également leur fonction ; les vizirs intriguent, les marchands s'enrichissent ou bien ils font naufrage, c'est tout comme ; les sages et les saints rabrouent et découragent par leur paradoxe les sultans et les vizirs qui viennent les consulter ; les barbiers, les portefaix, les baigneurs et tout ce petit peuple de truands, de gueux, de lazzaroni, de bravi, grouille et jacasse. Que font-ils eux ? Tout et rien. Un seul mot pourrait les définir : ils sont allègres. Ils se chauffent au soleil et claquent des babouches, épient, s'infiltrent. Ces gueux de souks et de caravansérails, c'est la galerie des ancêtres de Sancho Pança, de Lazarillo de Tormes, de Figaro. Ce sont les premiers héros picaresques, tout comme les bourgeoises rusées qui déguisent leurs amants, leur tondent la tête, peignent leurs sourcils, annoncent les Joyeuses Commères de Windsor et Falstaff. Les fanfares du grand style comique, du siècle d'Or ou de l'époque élisabéthaine, on croirait en entendre parfois les premières notes dans les contes de Bagdad ou du Caire.

La galerie des portraits des Mille et Une Nuits est-elle épuisée ? Pas tout à fait. Il reste encore les génies et les fées. Mais eux sont tour à tour sultan, vizir, barbier, amoureux, juge ou entremetteuse ; ils sont également mais surtout encrier, sabre, puce ou faisaneau.

Il est vrai que les humains se métamorphosent aussi parfois ; mais dans leurs mutations mêmes, ils restent fidèles à leur condition. Un fils aimant est transformé en veau. Il n'en continue pas moins de verser des larmes de tendresse dès qu'il aperçoit son père. Un scribe peut être métamorphosé en singe. Il se fera respecter par les marins qui l'ont recueilli, en traçant des lettres fulgurantes sur le parchemin qu'on lui tendra. Le prince des Iles Noires a beau être transformé pour moitié en statue d'ébène, il conserve pourtant sa dignité courtoise et languissante.

Ainsi, chaque personnage est capturé une fois pour toutes, d'un trait de calligraphe, net, noir, bien refermé sur lui-même, comme un paraphe. Il est aussi pleinement et sincèrement lui-même, aussi entier, absolu qu'une marionnette.

Aucune surprise chez le public du conteur quand il voit entrer son héros. Au contraire, il tient à reconnaître le vizir ou l'amoureux à son entrée même et s'épanouit à le reconnaître égal à sa légende, comme à Guignol, l'entrée de Pandore ou Gnafron s'accompagne d'un seul cri : « Le voilà ! » et l'on avertit Guignol : « C'est le gendarme ! Attention ! ». Tel est le double sentiment du public de conte, comme c'est celui de l'amateur de Commedia dell'Arte ou de mélodrame. D'une part « le voilà », c'est Pierrot ou c'est le « troisième couteau », le traître du mélodrame. On sait à quoi s'en tenir. Le sentiment du public est une reconnaissance, dans toutes les significations du mot. D'une part on reconnaît, on retrouve son complice, et de cette découverte rassurante naît la gratitude. Mais en même temps surgit la curiosité qui vous tient en suspens : « Que va-t-il faire ? ». Et l'on retient son souffle, puis on crie : « Prends garde, il veut te tuer ! ».

Dans ce double mouvement de certitude et d'inquiétude, de systole et diastole, naît le rythme du conte oriental : un personnage fortement bariolé, fidèle à sa légende, se trouve projeté dans un tourbillon d'événements incalculables. Et ils traversent cette avalanche d'aventures, le vizir, la sultane ou le marin, en nous regardant bien en face, les yeux écarquillés, les sourcils charbonnés comme dans une miniature persane, tout à la fois graves et agiles, inaltérables cascadeurs. Ils traversent le conte, compassés comme un roi, une dame ou un valet de carte à jouer, comme Alexandre ou Rachel, comme Ogier ou Lancelot, et aussi rapides qu'eux à disparaître dans le parquet, pour en rebondir à notre joie alors que nous les pensions déjà dans la manche du magicien. Mais ici prenons garde. Les Mille et Une Nuits restent autre chose qu'un théâtre d'ombre, même si ce théâtre reste éclairé par la plus lumineuse des lanternes magiques. L'arrière-goût des contes est subtil et secret. La liberté capricieuse de l'événement, jointe à la constance du type humain, qui donne son rythme aux récits des Mille et Une Nuits, ne sont en effet, que l'écho d'un rythme fondamental de la civilisation musulmane. Pour l'Islam, le temps n'est ni une durée ni un enchaînement mécanique de mouvements successifs. Mais chaque minute répète l'acte divin de création dans toute sa spontanéité. Dieu « étend le monde comme un tapis bariolé et le ramène à lui comme en un clin d'œil » et, par ce renouvellement de la création en chaque instant, tout geste frémit encore du bruissement du premier jour. Tout en gardant cette fraîcheur du premier jour de la création, il reste, dans sa nouveauté même, un écho d'éternité.

C'est ainsi qu'à chaque instant le fait ou l'objet le plus banal, l'insecte dit le Coran, peut se révéler à nous, animé du mouvement même qu'il a en Dieu et cette pulsation, soudain perçue, du divin dans la vie quotidienne suffit à nous prosterner devant le visage d'Allah. Chaque seconde est même gorgée, jusqu'à en craquer, de toutes les promesses et de toutes les menaces. C'est pourquoi tout est toujours possible, et nos actions ne seront jamais terminées que par Dieu et au jour du Jugement.

Ainsi, dans l'art musulman, l'arabesque ne s'active que pour repartir sur elle-même. La mosquée reste à ciel ouvert car Dieu seul peut activer un édifice ou bien, si elle est couverte, c'est par une coupole où le regard ne peut jamais s'arrêter. Et si un tapis est bien fait, il réserve une esthétique dans quelque coin, car Dieu seul conduit la trame jusqu'au bout. De même, la lune du mois de Ramadan, qui clôt le jeûne, ne doit jamais être calculée à l'avance, mais doit être constatée dans toute sa nouveauté, doit être découverte par un témoin oculaire, pour que la fête puisse commencer.

Tout reste toujours à découvrir, chaque seconde contient l'émerveillement et les Mille et Une Nuits ne font que refléter dans l'ordre populaire une réalité théologique. Il est naturel que la civilisation musulmane ignore le récit historique, le déroulement du drame, pour s'exprimer avec aisance dans la poésie lyrique et dans le conte. La phrase clé du récit, c'est « Il advint, un jour d'entre les jours... », « il était une fois ». C'est la formule qui détache un moment et lui donne valeur d'absolu tout en lui gardant son goût de fait divers. Et qu'il n'y ait pas de point final, car le moment d'éternité doit rester en suspens. Le héros occidental, le personnage de Goethe peut dire au temps : « Verweile doch du bist so schön » et s'affiler ainsi au point culminant de sa trajectoire. Le personnage des Mille et Une Nuits, dès qu'on achèvement risquerait de poindre, se hâte de glisser : « Mais il est une autre aventure infiniment plus étonnante... ».

De même, tout comme la spontanéité de l'événement, la fixité du type humain dans le conte s'accorde inconsciemment avec une position théologique. Pour le Musulman, le destin de l'homme n'est pas

l'aventure, unique et originale, d'un individu. Certes, il ne s'agit pas de faire de soi le plus irremplaçable des êtres. Au contraire, la grande entreprise est cette intériorisation de l'être qui le dépouille de ses traits individuels, de ses tics, de ses caractères accidentels, pour le rassembler sur sa réalité absolue qui est la réalité de son âme aux yeux de Dieu. Comme le dit l'un des personnages des Mille et Une Nuits : « Le monde est une arabesque. Mais tout comme l'arabesque paraît capricieuse à première vue, alors qu'elle est construite en réalité sur des rapports géométriques simples, de même l'unité, la cohésion de la personne humaine doit se maintenir constante à travers le caprice des événements. Pour l'essentiel, l'individu doit faire de son âme « un miroir qui reflète le visage de Dieu », et pour le reste, car la vie sociale doit rester possible, il n'a qu'à se mettre en conformité avec l'un ou l'autre des thèmes exemplaires qui lui sont donnés par la tradition : il n'aura qu'à adhérer, avec plus ou moins de perfection, au type, nettement établi, du vizir, du scribe, du juge ou du marchand.

On reproche parfois au conte oriental de manque de complexité psychologique. Que faire de la complexité psychologique dans une civilisation qui se construit un idéal ontologique de la personne humaine ? Le roman psychologique reste encore, en France du moins, et pour combien de temps, le modèle classique. Malgré les tentations du roman social ou du récit d'aventures, c'est à la Princesse de Clèves ou aux Liaisons dangereuses que s'attache encore le prestige du grand style. Richesse des caractères, rigueur de l'action. Dans le conte oriental, les personnages ne se construisent pas sur la durée, ils ne bâtissent pas leur destin et ne s'attachent pas à nouer et dénouer leurs volontés à celles d'autres personnages. Mais ils éprouvent leur constance, dans l'instant même, au contact de l'évènement le plus improbable. Tout est dans l'action immédiate. Cette rapidité de ludions, ce rythme sautillant de mouvement brownien, voilà ce que gagnent les personnages de Mille et Une Nuits, à se trouver si entiers, compacts, ramassés sur eux-mêmes. Ils en rebondissent d'autant mieux au choc des aventures.

A cette fixité du type humain, il est pourtant des exceptions. Le khalife Haroun al Rachid par exemple. Gouvernant son empire dans la journée, il se déguise et court les rues de Bagdad la nuit, pour vivre toutes les vies données à ses sujets. Il faut qu'il parle, sur le pont, à tous les passants. Il arrête sur leur chemin le passeur du tigre, le mauvais cavalier, le cheikh, le maître d'école, l'aveugle. Ce roi badaud est le plus reconnaissant des amateurs de vie. L'émerveillement ne lui suffit pas, il lui faut pousser jusqu'à l'ébahissement. Entre la joie, le désespoir, l'amitié, la compassion, la rapidité de son âme est extrême. Car Haroun al Rachid ne peut vivre que dans un excès de vie et s'il se déguise sans cesse, c'est pour ne rien manquer.

Il sait reconnaître les êtres et les choses, non pas à leur nom, mais à leur saveur, il aperçoit les génies sous leurs déguisements, il retrouve les fées dans les filles de cuisine. Il est à la fois pour ses sujets un Saint-Louis sous le chêne de Vincennes, un Charlemagne qui sépare les bons élèves des mauvais, et une espèce de Till Eulenspiegel qui serait aussi un Socrates. A chacun, il sait poser la question qui va le révéler : parle, dit-il à chacun, toi pour enseigner, toi pour étonner, toi pour distraire ou amuser, mais raconte et surtout vis. S'il interroge, c'est avant tout pour accompagner chacun, pendant un instant, pour être en sympathie avec lui. Sa question posée à tous les passants : « Raconte » signifie « Confie-toi à moi, permets que je sois avec toi ». Question qui risque d'être indiscreète, mais posée si juste à chaque fois que Haroun obtient toujours la réponse. Cette manière d'aborder un être nouveau sent peut-être le bavardage de place publique, la rencontre au jour du marché. Mais en vérité que demander de plus, quelle question plus décisive au moment de la rencontre que de dire « Raconte-moi ce qui t'a conduit ici ». De même qu'un autre mot de souk exprime peut-être le fin mot de toute amitié. Quand un marchandage touche à sa fin, il faut sauver la face, et alors, hypocrisie ou pudeur, on fait comme si l'objet n'avait plus de valeur commerciale, et le vendeur dit : « Je te le donne parce que c'est toi ». « Parce que c'est toi... » mais c'est le mot de Montaigne sur

l'amitié. Entre ce « Raconte » initial et le « Parce que c'est toi » de conclusion, pourraient se situer tous les rapports humains.

Mais Haroun al Rachid n'est pas le seul personnage des Mille et Une Nuits qui révèle les êtres à eux-mêmes et féconde tout ce qu'il fait. On retrouve dans plusieurs récits des êtres plus mystérieux, pétris de paradoxes, dont est de mettre les âmes à vif, de secouer, par une sagesse libérée de toute logique, les sociétés qui risqueraient autrement de s'installer dans la routine. Personnages bien musulmans, cet adolescent venu on ne sait d'où, ce vieillard loqueteux, dont la science paraît folie mais qui renouvelle tout ce qu'il touche, et fait éclater la cloison d'habitudes, de conformismes, qui nous empêchait de voir le merveilleux dans notre vie quotidienne.

Dans le Coran, c'est Khidr, le guide de Moïse, qui sauve le batelier en coulant son bateau, protège les parents en tuant leur enfant, enrichit en définitive les orphelins qu'il paraît, à première vue, ruiner. C'est Salomon, c'est Alexandre le Grand qui domestiquent le feu, parlent aux oiseaux et font le lien entre le monde sclérosé des hommes et les forces de la nature.

On les retrouve dans les contes, Salomon et Alexandre, mais ils y rencontrent des bouffons comme Goha le Simple ou Bahloul, le Fou de Haroun al Rachid, magiciens plus humbles, mais dont la fonction est également de renverser de temps à autre les valeurs sociales établies pour qu'on n'oublie pas les valeurs secrètes, celles de Dieu, qui échappent à toute classification. Des mystiques musulmans, les « melamétis », les blâmés, se sont attachés à vivre cette existence de Diogène. Couverts de lambeaux, d'étoffes multicolores, cousus bout à bout, ils scandalisaient le peuple tout en l'instruisant. Ces ancêtres d'Arlequin ont passé dans le tarot, puis dans le jeu de cartes sous la forme du « joker » qui n'a aucune valeur propre mais peut prendre à volonté celle de toute autre carte. C'est le fou à grelot des carnivals du Moyen Age qui, monté sur son âne, dit leurs vérités aux rois ; c'est l'esclavage des triomphes antiques ou des sacre orientaux qui souffle ses sarcasmes à l'oreille du général triomphateur ou du nouveau sultan. Ce sont les bateleurs, sel de la terre, qui renouvellent par l'humour un monde pétrifié pour s'être pris trop au sérieux. Nous reconnaissons dans le bouffon des Mille et Une Nuits le fou de Shakespeare, ou Don Quichotte ou bien encore Tristan, qui se présente à Iseult, déguisé en fou de cour pour se masquer tout autant que pour se révéler à elle.

Mais il arrive parfois que ces êtres magiques échouent, que ces prospères brisent leur baguette magique et ce sont alors les récits les plus mystérieux des Mille et Une Nuits.

L'empereur de Chine a le don d'immortalité. Il a le pouvoir de le transférer à qui vivra dans son château magique. Mais aucun des élus qu'il attire dans son palais ne peut supporter la vie de bonheur parfait, seule possible dans la demeure enchantée, les meilleurs languissent et fuient retrouver la liberté, la souffrance et la mort. Quand le disciple le plus cher finit par le quitter, voyant que seuls les médiocres frappent encore à la porte, le vieillard renonce lui-même à l'immortalité qu'il détient. Il se tue.

Ou bien c'est le nègre décrépi, méprisé de tous, mais écouté de Dieu sans que nul ne le sache. Un jour, à la Mecque, il obtient la pluie en période de sécheresse, puis il sauve par ses prières une caravane menacée par des brigands. Sa réputation s'étend soudain, le peuple se met à le vénérer. Le nègre s'adresse alors une dernière fois à Dieu, mais cette fois c'est pour lui demander la mort : « la vie n'a plus de sens pour moi. Le mystère qui était gardé en moi est devenu chose publique. Reprends ma vie profanée ».

Les Mille et Une Nuits rejoignent ici certaines paraboles des mystiques musulmanes. Et sans doute, qu'il s'agisse de récits édifiants, de contes fabuleux ou d'anecdotes truculentes, le style islamique colore-t-il tout le recueil. Mais les Mille et Une Nuits